

Extrait de La vie Mystérieuse n°129, 10 mai 1914.

Ces livres qu'il faut lire

Le Vieux cœur, par Nonce Casanova (Ed. Mignot, éditeur).

Inutile de présenter Nonce Casanova à nos lecteurs. Sa signature a paru souventes fois dans *la Vie Mystérieuse*, et c'était toujours à la fin d'une nouvelle rare où le mystérieux de l'invention s'alliait à la philosophie la plus neuve.

Nonce Casanova est un des écrivains les plus intéressants de l'époque. Et il a produit déjà une œuvre considérable, malgré l'ostracisme de la critique, malgré le silence des grands quotidiens dont il repousse la louange payante. Les communiqués dithyrambiques à cinq francs la ligne lui font horreur ; il n'est pas « arriviste » pour deux sous.

Malgré ce dégoût de la réclame, il possède une clientèle fidèle de lecteurs émus par son âme d'apôtre – qui n'a pas lu Populo, un de ses derniers-nés, ignore l'histoire sociale du peuple au XXe siècle – séduits par sa philosophie parfois âpre, mais toujours juste, par sa vision nette des êtres et des choses, par sa sensibilité aiguë et ses dons de coloriste littéraire.

Le Vieux Cœur qui vient de paraître chez l'éditeur Mignot (la Renaissance du livre) démontre une fois de plus la diversité de sa vision, la facilité avec laquelle Nonce Casanova s'adapte aux milieux qu'il décrit, faisant passer devant les yeux du lecteur les types humains et les paysages les plus différents, depuis la Phryné de la Grèce antique, en passant par le rôdeur de barrière à l'argot symptomatique, jusqu'à ce marchand mozabite, Larbi ben Douès, dont il nous raconte la navrante histoire dans le Vieux Cœur.

C'est dans un village saharien du nom de Bou-Djaïa, sur la route de Laghouat que vit le vieux marchand, avec Malyma sa femme, la seule qui lui reste des trois qu'il a épousées, et ses deux filles Chérifa et Fatima. Le marchand n'a plus que quelques centaines de douros à gagner pour rejoindre son cher Mzab, le pays natal où il espère finir ses jours en regardant couler l'oued aux sables dorés, à l'ombre des palmiers verts et de fenouils. Il vend des fruits, de l'étoffe et des épices en pensant à la terre natale. En dehors de sa boutique, il aime les enfants, prodigue ses conseils de sage aux clients du cadî et interprète le Coran avec une pitié qui lui vaut l'estime et la considération des habitants du village.

Il faut lire les pages évocatrices de ce milieu arabe ! Ce n'est pas la description photographique à la manière des naturalistes ; ce sont des paysages rutilants qui semblent peints vigoureusement au couteau à palette sur une fresque ensoleillée.

Le vieux Larbi est heureux, au milieu de ses marchandises à l'acre odeur d'épices, près de sa femme aux mamelles flétries par les maternités multiples, près des deux filles qu'Allah lui a conservé. Et le soir, quand il a mangé son couscous, il va s'asseoir sur une natte du café de Si Abderrhaman, et déguste son moka en fumant sa pipe de rîff, sous l'inscription : Allah est grand, qu'il a peinte de sa main sur le mur de la vieille maison mozabite.

Mais « ce qui est écrit » est écrit. Un soir, Larbi se rend au fondouck de son ami Ben Aïssa. L'auberge est en fête. La belle Slouguia la danseuse des Ouled Nails « cueille l'amour » des hommes en dansant devant eux. « O fleurs blanches du henné, vous n'êtes pas si blanches que la peau de Slouguia ! Et l'on peut vivre trois fois sans rencontrer jamais de grains de grenades aussi éclatants que ses lèvres. O roseau vert que le sirocco courbe sur les bords de la rivière, t'es-tu jamais courbé comme la taille fine de Slouguia dans le sirocco des fêtes de l'amour ? »

Larbi, le saint homme, Larbi le père de famille, Larbi l'élu d'Allah, le mar-

chand probe qui économise dans la doublure de son turban les billets de banque qui le conduiront dans quelques années au M'zab patriarcal, sent son vieux cœur tressaillir. La danseuse qui comprend ce qu'elle peut tirer du patriarche affolé, joue le jeu habituel des courtisanes, et feint de se régénérer dans son amour. Et à l'heure où le mozabite, reniant sa vie d'honnêteté et les prescriptions du Coran, se décide à épouser la danseuse, celle-ci s'enfuit avec une caravane, non sans avoir vidé la doublure du turban-coffre-fort.

Larbi n'a plus qu'à mourir. Son vieux cœur est brisé. Et il meurt, en effet, sur le chameau qui le conduit dans son cher M'zab, après avoir jeté un dernier regard sur la maison qu'habitait l'infidèle.

Ce court résumé de l'œuvre ne dit rien. Il faut lire le livre, il faut suivre les angoisses de ce « vieux cœur » désespéré, il faut comprendre l'âme de cette « pierreuse » du Sahara, qui, sous l'éclatant soleil africain, dans un décor de rêve, dévore la vie du vieux marchand et s'éloigne en riant quand la ruine morale et matérielle du « miché » mozabite est consommée. C'est un très beau livre. Je suis certain que tous mes lecteurs le liront.

Professeur Donato